

# Pierre Schoendoerffer et les Paras

Par Aymeric Jaud

## Résumé

Le présent article décrit le lien particulier qui a uni Pierre Schoendoerffer et les unités parachutistes qu'il a suivies pour les filmer en opérations pendant la guerre d'Indochine. Il évoque notamment l'admiration du jeune cinéaste pour les officiers parachutistes qu'il a côtoyés et son saut sur Diên Biên Phu en mars 1954. L'expérience qu'y a vécue le jeune reporter de guerre éclaire le film qu'il a réalisé (*Dien Bien Phu*) en 1992 dans lequel il rend hommage aux combattants de la cuvette dont il a partagé le quotidien.

## Abstract

*This article describes the special bond that united Pierre Schoendoerffer and the parachute units he followed to film them in operations during the First Indochina War. It evokes in particular the admiration of the young filmmaker for the airborne officers he was in contact with, and his own jump on Dien Bien Phu in March 1954. The young war correspondent's experience there sheds light on the film he made in 1992 (Dien Bien Phu) in which he paid tribute to the combatants of the 'basin' whose daily life he shared.*

**Mots-clés** : Pierre Schoendoerffer ; Guerre d'Indochine ; reporter de guerre ; paras ; saut en parachute ; Dien Bien Phu.

**Keywords** : Pierre Schoendoerffer ; First Indochina War ; war correspondent ; paratroopers ; parachute jump ; Dien Bien Phu.

## Citation

Jaud, Aymeric, "Pierre Schoendoerffer et les Paras", *Res Militaris*, an online social science journal, hors-série "Parachutistes", 2<sup>de</sup> Partie, février 2022.

## Auteur/Author

**Aymeric Jaud** est directeur des sécurités à la préfecture du Tarn, à Albi. Attaché principal du ministère de l'intérieur, il a servi à l'OFPPRA, au ministère de l'Outre-mer, à la préfecture de La Réunion, à la sous-préfecture de Confolens, à la sous-préfecture de Béziers et à la préfecture du Tarn. Ancien élève de la corniche brutionne du Prytanée national militaire de La Flèche, il est diplômé de l'Institut d'Études Politiques de Toulouse (IEP) et a rédigé en 1993 un mémoire de fin d'études sur la vie et l'œuvre de Pierre Schoendoerffer : "À la recherche du crabe-tambour – Pierre Schoendoerffer, un homme dans son œuvre". Parmi ses centres d'intérêt, l'histoire militaire des conflits contemporains et le militaria de l'armée d'Afrique occupent une place importante.

*Aymeric Jaud is Director of security at the Tarn Prefecture in Albi. A senior official in the Ministry of the Interior, he has variously served in the French Office for Refugees and Stateless Persons (OFPPRA), the Ministry of Overseas Territories, and a number of (sub)prefectures (Reunion Island, Confolens, Béziers and Albi). A former student of the Saint-Cyr prep class ("Brutienne") at the Prytanée National Militaire de La Flèche, he graduated from the Toulouse Institute of Political Studies (IEP) and in 1993 wrote a Master's thesis on the life and work of Pierre Schoendoerffer: "A la recherche du crabe-tambour, Pierre Schoendoerffer, un homme dans son œuvre". Among his intellectual interests, contemporary military conflict history and Armée d'Afrique militaria figure prominently.*

## Texte intégral

En écrivant cet article, je ressens un poids et en même temps une émotion. Un poids, car je me revois jeune étudiant de l'IEP de Toulouse reçu par Pierre Schoendoerffer à Paris, dans son appartement du 16<sup>e</sup> arrondissement, un samedi pluvieux de janvier 1993, intimidé et tellement heureux d'avoir décroché cette interview, l'ayant contacté au téléphone (il ne répondait jamais aux courriers).

Une émotion en même temps, car je me revois assis en face du réalisateur et auteur de *La 317<sup>e</sup> section*, de *L'Adieu au roi*, de *La section Anderson*, de *Crabe-Tambour*, de *l'Honneur d'un capitaine*, de *Diên Biên Phu*... Un monsieur qui parlait d'honneur, de droiture, de courage et d'engagement.

J'avais déjà franchi un premier pas en surmontant ma timidité. Être jeune ! J'avais un peu d'appréhension, je craignais le trou de mémoire et le silence..., ou encore que mon magnétophone se bloque. Mais en même temps, je m'étais préparé comme lors une phase intensive d'entraînement au sol précédant le saut. J'avais potassé à fond sa vie, ses romans, ses films.

Je tenais par-dessus tout à me montrer le plus crédible par ma maîtrise des références historiques, tout en créant la complicité qui me permettrait de connaître mieux l'homme. Le matin même, j'avais rencontré l'épouse du producteur de ses premiers films, Georges de Beauregard, qui m'avait confié plusieurs anecdotes et documents.

J'étais prêt à faire le grand saut. Une fois la première question posée, sur son Iliade et son Odyssée, j'ai déroulé ma culture familiale de fils de saint-cyrien et de petit-fils d'officier de tirailleurs ; ma passion pour l'histoire militaire, pour la littérature et pour son œuvre a fait le reste.

J'étais en face d'un monstre sacré. J'en ai pris conscience, progressivement, en l'écoutant me parler de sa folle nuit blanche à Hong-Kong avec Joseph Kessel, à évoquer Diên Biên Phu, j'avais le sentiment de vivre moi aussi un moment rare, exceptionnel. J'étais convaincu que "Schoen" allait me payer un coup à boire... J'espérais un whisky ou une bière, mais j'ai eu droit à un Coca...

J'avais passé la portière et j'avais largement de quoi faire un excellent mémoire. J'avais fait un vaste tour d'horizon qui m'avait mené de Kipling à Saint-Ex en passant par Kurosawa, Lyautey, Hélie de Saint-Marc, Tom Morel et bien sûr Bigeard, de Lattre, des histoires de rois, de lieutenants et de capitaines. J'avais aussi rencontré Willsdorf, et Torrens en passant par le vieux recteur fou et Raoul Coutard ; j'avais relu Kessel et Dino Buzzati. J'avais parcouru mon *Désert des Tartares* et j'avais suivi le chemin du lieutenant Drogo qui voulait aller voir ce qu'il y avait au-delà de la frontière, et aussi Kessel, Conrad et Châteaubriand. J'étais dans le PC Gonio avec Langlais et dans l'infirmerie enterrée avec Geneviève de Galard.

C'est sûr, cet après-midi-là, quelqu'un veillait sur moi. Saint-Michel n'était pas loin. Nous avons parlé de la prière du para (dûment présente dans mon carnet de tradition de la corniche brutionne), dont on verra tout le retentissement qu'elle a eu dans la vie de Schoendoerffer. Nous avons parlé longuement de son saut sur Diên Biên Phu avec des renforts du 5<sup>e</sup> BPVN, puis de sa captivité. Bref, j'étais en phase avec moi-même et avec quelqu'un que j'admirais.

Je suis ressorti au bout de près de deux heures d'entretien, mis dehors par son épouse (j'aurais pu continuer encore des heures tellement la conversation était passionnante), épuisé de la tension nerveuse de l'interview que j'avais menée, un peu hagard et comme groggy de toutes les infos essentielles glanées. J'étais convaincu d'avoir reçu une leçon de vie et d'histoire vécue que je ne serais pas prêt d'oublier. Je m'étais reçu avec un beau roulé-boulé, je n'avais pas eu besoin de faire un ventral sec. Je savais que j'avais rempli ma mission !

J'espérais que ce serait le début de quelque chose pour moi, même si je me trompais... Je n'ai jamais su s'il avait lu mon mémoire, ce qu'il en avait pensé et s'il était fidèle à sa trajectoire. Malgré tout, j'eus la chance de revoir "Schoen" dix ans plus tard, lors d'un colloque aux Invalides consacré à son œuvre cinématographique. Il se souvenait vaguement de moi. Je ne l'ai pas revu avant son décès le 19 mars 2012.

Ce que je sais, c'est que j'avais défriché une œuvre littéraire et cinématographique jamais traitée en profondeur qui donnerait lieu plus tard à la thèse de doctorat d'une grande qualité d'une historienne, Bénédicte Chéron.<sup>1</sup>

## La prière du para : un révélateur pour Schoen

Écoutons-le :

J'ai eu une éducation chrétienne, de protestant. Mais je me rappelle l'émotion que j'ai ressentie en 1945 ou 1946 quand j'ai entendu à la radio la fameuse prière qu'on appelle maintenant *La Prière du parachutiste*, de l'aspirant Zirnheld tué en 1942, et qui dit :

*Je m'adresse à vous, mon Dieu  
Car vous donnez  
Ce qu'on ne peut obtenir que de soi....*

J'ai été tellement marqué par ces paroles. Quand je les ai entendues à la radio, j'ai parlé à Dieu dans mon langage en lui disant : "Je vous adresse cette prière personnellement".<sup>2</sup>

La prière du para sera lue par son petit-fils Paul le 19 mars 2012, jour de l'hommage qui lui sera rendu dans la cour d'honneur des Invalides. Son cercueil sera porté par six parachutistes du 1<sup>er</sup> RCP, dont il avait été fait 1<sup>ère</sup> classe d'honneur en 2007. Ainsi, lui qui avait accompagné les paras en opérations, aura été accompagné par ses frères d'armes pour passer une dernière fois la porte.

<sup>1</sup> Bénédicte Chéron, *Pierre Schoendoerffer*, Paris, CNRS Éditions, Biblis, 2012.

<sup>2</sup> Pierre Schoendoerffer, Patrick Forestier, *La guerre dans les yeux*, Paris, Grasset, 2013, p.123.

## L'esprit parachutiste : le goût du risque et de sauter dans le vide

### Le saut : rite initiatique des paras

Écoutons-le encore :

J'ai pu continuer à monter dans un avion mais pour une autre raison : sauter en parachute pour pouvoir participer aux opérations aéroportées. Je n'ai pas eu le brevet parce que je n'avais que trois sauts. Le premier, c'était sur un *Junker 52*, un avion allemand en tôle ondulée propulsé par trois moteurs aux cylindres en étoile. Pendant la guerre, les Allemands le surnommaient “la Tante Ju”. La version française en Indochine, était baptisée “Toucan”. La porte était très basse et l'avion volait très lentement. Quand on saute, on descend d'un coup... Les deux autres sauts, je les ai faits depuis des *Dakota*... En fait, j'ai pu effectuer trois sauts opérationnels et le dernier sur Diên Biên Phu dans la nuit du 18 au 19 mars 1954. Jusqu'au dernier jour de la bataille, il y a eu plus de volontaires pour sauter qu'il n'y avait de places dans les avions. Ils ont sauté sur le champ de bataille, dans les barbelés, sur le camp retranché, au milieu des trous, des abris, même des mines.<sup>3</sup>

### Sauter sur Diên Biên Phu

Il raconte. Son objectif : rejoindre dans le camp retranché son camarade photographe Jean Péraud, largué sur Diên Biên Phu le 16 mars avec le 6<sup>e</sup> BPC de Bigeard.

Rejoindre son ami photographe est alors une obsession, pas seulement par amitié mais parce que “Schoen” pressent que le destin de la France en Indochine est en train de se jouer dans la cuvette. Il ne sait pas encore qu'il sera fait prisonnier et passera plusieurs semaines en captivité au milieu de ses camarades des différentes unités du CEFEO – le Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient.

Je me suis précipité de Saïgon à Hanoi, où j'ai commencé à faire le siège des parachutistes et d'un fameux colonel portant le brevet de parachutiste n°1 qui n'acceptait de faire sauter sur Dien Bien Phu que des vrais paras... Heureusement pour moi, j'avais déjà fait un saut en opération, ce qui m'a sauvé du veto absolu.

Arrivé à Hanoi, j'intrigue pour pouvoir embarquer sur un Dakota. Déjà, les avions ne se posaient plus. Ne restait que le saut en parachute. Je finis par trouver une place avec les renforts du 5<sup>e</sup> Bataillon parachutiste vietnamien commandé par un officier français... une figure. Il s'appelait André Botella, un ancien commando des SAS qui avait été largué dans la nuit du 5 au 6 juin 1944 dans les côtes d'Armor pour perpétrer des coups de main contre la Wehrmacht. Lui et ses hommes étaient déjà à Diên Biên Phu sur Éliane 4. Les renforts étaient des types qui n'avaient pas pu sauter parce qu'ils étaient en permission ou Dieu sait quoi... J'ai pu avoir une place car j'avais déjà sauté en opération.

Chaque matin, le rendez-vous était toujours aux aurores, à 5 heures. Et on attendait, on attendait... La météo n'était pas bonne. Deux fois, j'ai embarqué. En vain. Trop de nuages. On nous disait : “On recommence demain”. On allait au-dessus de Diên Biên Phu et on revenait. Cinq ou six heures de vol pour rien à cause de ces nuages. Dans mon paquetage, j'avais surtout des pellicules... Pour sauter, j'avais un sac à dos à la place du parachute ventral de secours. Je l'avais

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.187.

enlevé parce qu'on sautait à très basse altitude. Si mon parachute principal se mettait en torche, je n'aurais pas eu le temps de l'ouvrir car on était déjà au sol. On sautait entre 120 et 80 mètres. Les premiers avions volaient plus bas. Ils s'étagaient ensuite pour éviter que les parachutistes se percutent...<sup>4</sup>

À la quatrième tentative, mon avion a décollé vers 9 heures du matin. C'était le 18 mars. Deux heures et demie de vol après, il ne devait être loin de midi, on est arrivés au-dessus de Diên Biên Phu. Il y avait des nuages. Dans l'avion, je me concentrai. On accrocha nos mousquetons. Je basculai. Au sol, le comité d'accueil était là : tirs, obus de mortiers qui ne tombaient pas très loin. Il y avait des morts et des blessés. Par terre, je voyais des casques percés, des douilles, du matériel épars, à moitié détruit... C'est là qu'on parachutait les gars.

Donc, je suis resté cent mètres derrière la section avec laquelle j'avais sauté et ça s'est très bien passé. Dès que je suis arrivé, je suis allé me présenter au colonel de Castries (ses étoiles de général lui seront parachutées plus tard).

Quand j'ai sauté sur Dien Bien Phu, j'avais sur moi une bouteille de cognac comme cadeau d'arrivée. Ce n'était pas grand-chose mais on est toujours mieux reçu avec une bouteille que sans rien. Péraud était content. Lui aussi avait été largué avec une bouteille de cognac. C'était classique. Le jour même, on s'est pointés au PC des parachutistes. C'est là que se déclenchaient les offensives ou contre-offensives. C'était notre source de renseignements. On les connaissait presque tous. Ce n'était pas chez de Castries qu'on allait. C'était chez les paras. On y était bien reçus et si ce n'était pas Bigeard qui les donnait lui-même, c'était son radio ou son secrétaire qui nous disait : "Demain matin, à telle heure, il y aura un coup à tel endroit."<sup>5</sup>

Il saute donc le 18 mars 1954 avec le 5<sup>e</sup> BPVN – le *bawouan* :

J'avais sauté une fois en opérations et deux fois à l'entraînement, c'était mon 4<sup>e</sup> saut. On était tourné sur soi-même. On ne chantait pas, on ne déconnait pas, on ne se saoulait pas la gueule. C'était un avion où il n'y avait pratiquement que des Vietnamiens à bord. C'étaient des renforts du 5<sup>e</sup> bawouan avec un pasteur. Chacun était perdu dans ses propres pensées.

Il faudrait parler des volontaires qui n'étaient pas parachutistes, qui sautaient pour la première fois de leur vie, de nuit, au milieu des traçantes, de la DCA, qui s'empêtraient dans nos barbelés, dans nos trous boueux, malhabiles à se dégrafer, dans le hurlement des orgues de Staline et le fracas des explosions. Ils nous appelaient d'une voix étrange, pas très sûrs de n'avoir pas été balancés par erreur chez les Viets. Ils sentaient bon, ils étaient propres et roses, ils avaient parfois du pastis dans leurs bidons. Il y a toujours eu plus de ces volontaires qu'il n'y avait de places dans les avions. Ils n'étaient pas idiots, ils n'étaient pas fous, à Hanoi on ne leur avait pas raconté des coups, ils savaient. Ils venaient pour la fin de notre Indochine. C'était leur manière de lui dire adieu ! Ils étaient français, légionnaires, mais aussi vietnamiens, nord-africains, africains ; ils étaient le Corps Expéditionnaire ! Les derniers ont sauté dans la nuit du 3 au 4 mai 1954.<sup>6</sup>

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.192.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.193.

<sup>6</sup> Pierre Schoendoerffer, *Dien Bien Phu 1954/1992 : de la bataille au film*, Paris, Fixot, 1992.

## Une mystique du courage, de la fraternité d'armes et de l'honneur

Il est fait prisonnier avec Bigeard dans le camp retranché :

Ce soir-là, il faisait un temps superbe. Le ciel était bleu, sans nuages... Peu de coups de feu et d'éclatements de grenade, mais le champ de bataille était couvert de voilures de parachute rouge, bleu, kaki et blanches. Les vietminh nous criaient de lever les bras. Certains d'entre-nous l'ont fait mais pas tous. Je suis sorti du PC des paras, à quelques mètres de Bigeard, il n'a pas levé les bras, malgré les cris et les menaces...

Soudain à 5 h et demie, le silence, le silence absolu. À ce moment-là, j'étais près du PC de De Castries, entre le PC des paras et l'antenne chirurgicale de Grauwinn. Au dernier moment, avec les deux autres photographes, Péraud et Camus, on s'est mis dans le PC des paras ... Ce fut un choc terrible qui laisse un souvenir vague. Un mélange de désespoir, d'amertume et de rage. Et puis une immense fatigue, l'impression d'être vidé, vidé.<sup>7</sup>

### Engagé volontaire et reporter de guerre

On m'envoyait suivre les grosses opérations. Parfois, quand j'avais des informations, je m'intégrais moi-même à une unité – de préférence des unités de parachutistes ou de la Légion, parce qu'elles étaient le fer de lance et qu'elles allaient au plus efficace des combats.

Je me rappelle à Dien Bien Phu avoir filmé dans le brouillard le départ de la dernière contre-attaque des deux BEP réunis en une seule compagnie.

Quand on rechargeait, on perdait un peu le contact avec ce qui se passait autour. Du coup, pour éviter de gaspiller la pellicule, il fallait bien appréhender ce qui allait arriver. On allait donc à l'essentiel. L'important était de bien comprendre dans quelle situation on se trouvait, de saisir le moment où quelque chose risquait de se passer, afin de ne pas le rater et bien le filmer. Il fallait aussi toujours penser à combien de pellicule il nous restait. Sur le terrain, on participait à l'action comme un soldat qui n'a que quelques cartouches. Dans ces cas-là, on ne tire pas à l'aveuglette, parce qu'après on aura plus de munitions au moment où on en aura vraiment besoin.<sup>8</sup>

### Le style para

En opérations, au milieu des paras métropolitains, coloniaux ou légionnaires, Pierre Schoendoerffer adopte le style et la tenue para : treillis bariolé à tâches des Marines américains, survêtement camouflé "wind-proof" britannique "peau de saucisson", casquette camouflée du 8<sup>e</sup> BPC, veste TAP, chaussures de brousse...

### L'admiration pour des officiers paras

On parle de Bigeard, mais je voudrais citer Bréchnignac, un type exceptionnel, ou le capitaine Cabiro, un commandant de compagnie des Bataillons étrangers de parachutistes... Ce sont des gens qui avaient une belle manière d'être. Ils avaient du panache, une gueule, du courage. Pour moi et les petits jeunes de 20 et 24 ans qui servaient en Indochine, c'étaient des chefs, des meneurs d'hommes qui nous ont marqués...

<sup>7</sup> Mensuel *Première*, n°180, mars 1992.

<sup>8</sup> Schoendoerffer & Forestier, *La guerre dans les yeux*, op.cit., p.177.

En Indochine, ils ont une réputation. On se dit : celui-là, c'est un grand. On choisit sa compagnie ou son bataillon à cause de lui, pour servir sous ses ordres. Bigeard, l'ancien résistant, qui s'était déjà illustré en Indochine en accumulant plusieurs séjours, était de ceux-là. J'ai plusieurs fois filmé les opérations de Bigeard. Je le suivais, mais c'était surtout ses hommes que je tournais...

Je côtoyais des personnages exceptionnels. Ils restent encore des références pour moi quand je pense à des choix que j'ai envie de faire ou des comportements que j'ai envie d'adopter...

Quand j'ai fait du cinéma comme metteur en scène, j'avais le sentiment d'être un capitaine commandant une compagnie. Ma "section de voltigeurs", ce sont les acteurs, souvent fragiles. Ce qui va rester dans le film, c'est leur comportement.

En opérations, il fallait que les soldats soient en forme. Comme on ne buvait pas sur le terrain, quand on retrouvait Hanoï, on prenait parfois une bonne "cuite". Le commandement veillait à ce que les hommes ne déconnent pas. Bigeard tenait très bien ses troupes. Bréchinac aussi. Ils avaient le respect du pays.<sup>9</sup>

## Retrouvailles avec le 1<sup>er</sup> RCP et le 6<sup>e</sup> RPIMa au Viet-Nâm pour le tournage de *Diên Biên Phu*

Je crois que pour cette bande de jeunes militaires, ça a été une aventure extraordinaire... À partir du moment où ils étaient un peu concernés par l'unité dans laquelle ils faisaient, soit leur service militaire, soit leur carrière, il est certain que ça avait un poids. J'ai bien vu l'émotion que ça avait créé en eux.<sup>10</sup>

### 1<sup>ère</sup> classe d'honneur du 1<sup>er</sup> RCP : séjour en Afghanistan

Un retour aux sources cinématographiques : *La passe du diable*, de Joseph Kessel. En octobre 2007, il se rend en Afghanistan sur invitation du 1<sup>er</sup> RCP dont il est 1<sup>ère</sup> classe d'honneur. Pierre Schoendoerffer avec beaucoup d'émotion et un peu d'humour dira :

Il y a peu, j'ai été élevé à la distinction de première classe d'honneur du 1<sup>er</sup> Régiment de chasseurs parachutistes par le colonel Patrick Collet, chef de corps. C'est l'une de mes grandes fiertés : être reconnu par les hommes de ce prestigieux régiment comme totalement l'un des leurs. Mon colonel me propose – devrais-je dire : me donne l'ordre ? – de rejoindre "mon régiment" en mission en Afghanistan ! (Excusez-moi, mon colonel, vous m'avez invité : vous êtes un "gentleman and officer par acte du Congrès", dit-on à West Point.<sup>11</sup>

## Pour conclure

Pierre Schoendoerffer a aimé les paras, des hommes modèle courant avec lesquels il a partagé les joies et les peines, la camaraderie et le goût du risque, la vie en opérations, en tant que témoin d'exception. En ayant passé la portière, il a rejoint la grande famille de ceux qui ont connu le réveil à l'aube du premier saut et la joie d'avoir dépassé leur peur.

Écrivain, cinéaste, académicien, il aura gardé toute sa vie la flamme et le goût du risque des hommes qui portent le béret amarante.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> Entretien avec l'auteur, Paris, janvier 1993.

<sup>11</sup> "À Kaboul avec les paras du 1<sup>er</sup> RCP", *Figaro Magazine*, 19 octobre 2007.